

Libéralisme : Quand la foi fait son autocritique

4/ les Écritures

(Luc 16 : 19-31)

Il y avait un homme riche qui s'habillait de pourpre et de lin fin, et qui chaque jour faisait la fête et menait brillante vie. Un pauvre couvert d'ulcères, nommé Lazare, était couché à son porche ; il aurait bien désiré se rassasier de ce qui tombait de la table du riche ; au lieu de cela, les chiens venaient lécher ses ulcères.

Le pauvre mourut et fut porté par les anges sur le sein d'Abraham. Le riche aussi mourut et fut enseveli. Dans le séjour des morts, il leva les yeux ; et, en proie aux tourments, il vit de loin Abraham et Lazare sur son sein. Il s'écria : Abraham, mon père, aie compassion de moi ! Envoie Lazare tremper le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, car je souffre dans ces flammes.

Mais Abraham répondit : Mon enfant, souviens-toi que tu as reçu ton bien durant ta vie et qu'au lieu de cela Lazare, lui, a eu le mal ; maintenant, ici, il est consolé, tandis que toi, tu souffres. En plus de tout cela, un grand gouffre a été mis entre nous et vous, afin que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne puissent le faire, et qu'on ne traverse pas non plus de là-bas vers nous.

Le riche dit : Alors, je te demande, père, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père ; car j'ai cinq frères. Qu'il leur apporte son témoignage, afin qu'ils ne viennent pas, eux aussi, dans ce lieu de tourment ! Abraham répondit : Ils ont Moïse et les Prophètes ; qu'ils les écoutent ! L'autre reprit : Non, Abraham, mon père, mais si quelqu'un de chez les morts va vers eux, ils changeront radicalement. Et Abraham lui dit : S'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, ils ne se laisseront pas persuader, même si quelqu'un se relevait d'entre les morts.

La façon de comprendre l'autorité des Écritures est l'élément qui distingue le mieux l'identité d'une tradition de foi d'une autre. Les religions révélées se définissent par le crédit qu'elles prêtent aux textes ou témoignages qui les fondent. Mais dire que ces textes ou témoignages fondent la religion ne va pas de soi. Car c'est de façon souvent arbitraire que l'on choisit ce qui fera le socle de la tradition religieuse que l'on construit et c'est aussi de façon très circonstancielle que telle ou telle tradition écrite ou orale a autorité sur une communauté.

Un texte ou un témoignage est une production humaine qui voit le jour dans un espace et un temps particuliers, selon des modes de transmission qui ne sont pas si facilement transposables ou compréhensibles dans un autre contexte. De plus, ce que nous connaissons transporte tout ce à quoi nous n'avons pas accès et qui pourtant a influencé ce qui nous a été transmis. C'est pour cela que la Bible n'est parole de Dieu que pour le lecteur qui veut lui prêter cette autorité. Mais elle est avant tout un document qui nous dit quelque chose de très partiel et de très partial sur la foi de celles et ceux qui nous ont précédés. Il n'y a donc pas de livre sacré, il n'y a que des lectures sacrées. Non pas que ce qui est lu le soit réellement, mais la foi de chacun est la terre sacrée où personne ne devrait pouvoir venir et s'ériger en inquisiteur pour condamner ce que chacun reçoit dans la foi. On ne peut donc imposer sa foi à personne, mais personne ne peut prétendre savoir comment l'autre doit croire. Cette pensée libérale du religieux implique un respect profond pour la part incommunicable de la foi de chacun, et une exigence intellectuelle incontournable pour ce qui peut être partagé et critiqué comme un document. L'honnêteté du « sola scriptura » suppose donc le respect de la lecture intime et la confrontation de sa lecture à l'universel.

Alors, mettons-nous à la tâche avec cette parabole.

Que penser de l'histoire du riche et de Lazare ?

Comment la comprendre et à quel degré la lire ?

Au premier degré, le royaume des cieux est décrit ici comme une réalité. On connaît alors ce qui arrive aux riches qui ne partagent pas leurs biens durant leur vie avec les plus pauvres. Il raconte aussi aux pauvres ce qui leur arrivera après la mort. Comme ils ont été très malheureux durant leur vie, ils seront consolés après leur mort.

En conséquence, on pourrait lire cette histoire comme l'explication du jugement dernier. Il s'agirait ici d'une théologie de la rétribution dont personne ne pourrait témoigner puisque personne n'est jamais revenu du séjour des morts pour en dire la réalité.

Cette lecture pose d'énormes problèmes, non pas du point de vue humain, mais du point de vue divin, à supposer qu'on puisse se mettre à la place de Dieu. Car enfin avec une telle théologie, Dieu s'avoue vaincu et incapable de changer quoi que ce soit. Les hommes vivent leur vie et la sanction tombe après leur mort. Dans cette perspective, il y aura toujours des riches indifférents mais heureux et des pauvres très malheureux.

Au second degré, on pourrait lire cette histoire comme une blague. Et oui, le riche qui se croyait très à l'abri du besoin se retrouve en position de demander au pauvre de l'aide. Extraordinaire humour qui renverse la situation pour mieux tourner en ridicule celui qui se croyait puissant et hors de toute atteinte. Revanche du pauvre sur le riche, ironie d'Abraham qui prévient qu'aucune solution n'est possible pour se sortir de ce mauvais pas et refus de lever le petit doigt pour aider le riche à revenir, lui ou ses enfants, de sa faute.

Avec une telle lecture, on rit bien, mais pas très longtemps, car c'est la fatalité qui l'emporte et le salut est absolument fermé aux pécheurs. Or qui pourra jamais prétendre qu'il ne lui est pas arrivé de pécher ?

Au troisième degré, Jésus raconte une parabole pour mettre en garde les riches contre leur indifférence à l'égard des pauvres et contre les conséquences de leur attitude.

Mais là encore, s'il n'y a aucune preuve à donner de la vie éternelle après la mort, l'histoire reste une menace en l'air et n'est pas de grande efficacité sur les agissements du riche qui préférera toujours profiter tant qu'il en est encore temps plutôt que se priver sans garantie de l'existence du royaume des cieux après la mort.

Il semble bien que ce ne soit pas la morale qui soit le sujet de cette parabole du riche et du pauvre Lazare.

Retirons une à une les briques qui la composent : le riche est caricatural et ne parle pas à grand monde autour de Jésus. Faire la fête tous les jours d'accord, mais est-ce si important ? Lazare est au comble de la pauvreté et sa vie

est tellement douloureuse que la consolation d'être repris ainsi dans la tendresse d'Abraham n'est pas vraiment suffisante pour rassurer quelque pauvre que ce soit. Et Abraham ? Que fait-il là ? Ne s'attendrait-on pas à trouver Dieu plutôt qu'Abraham dans le royaume des cieux ? Cette parabole est en fait une expérience de pensée. Comme on le fait en science pour parvenir à prouver un résultat, Jésus raconte une histoire dans laquelle les liens logiques entre des objets qui semblent bien identifiables, permettent de comprendre une vérité invisible et impossible à expérimenter directement dans la vie réelle.

Le riche et le pauvre sont des cobayes de laboratoire théologique. Dans la réalité, ils n'existent pas, puisque personne ne les a jamais croisés après leur mort. Mais dans la fiction qu'est la parabole, ils sont extrêmement convaincants pour conduire à une prise de conscience, voire à une conversion chez les auditeurs de Jésus. « L'après mort » est inconnaissable, sauf par une expérience de pensée qui puisse nous projeter dans la fiction. Il faut imaginer qu'on puisse passer de l'autre côté de la mort, par l'imagination, pour pouvoir comprendre la réalité de notre propre vie, imaginairement située de ce côté de la lisière.

Mais que veut faire comprendre Jésus avec ce détour par cette histoire imaginaire ?

Jésus tisse tout un réseau de références à sa culture religieuse qui ont force de symboles. On trouve la figure du riche, souvent raillé et contesté, mais aussi Lazare, qui porte dans son nom même la question éthique de la pauvreté puisque Lazare veut dire « *Dieu aide* ». Si Dieu aide, à plus forte raison les humains sont invités à aider. Dans ce réseau de références symboliques, on trouve aussi les chiens, à la fois figures de l'impur, parfois même du païen, et qui pourtant rappellent chacun à son humanité, parce que si les chiens viennent lécher les ulcères de Lazare, à plus forte raison, les congénères du pauvre devraient venir l'aider eux-aussi. On trouve aussi Abraham, qui, ici, évoque la foi et une sorte de bonne façon de croire. Mais il évoque aussi tous les textes apocalyptiques dans lesquels Abraham le croyant est celui qui regarde en surplomb la destinée des humains et l'histoire du salut (point de vue qui est refusé aux hommes, du moins tant qu'ils vivent).

Et puis il y a aussi le séjour des morts, le shéol, espace dans lequel la littérature de sagesse place les impies qui, comme de l'étope, se consomment à la flamme du jugement. Tout ce réseau de symboles inscrit cette fable dans la tradition eschatologique, mais permet à celui qui raconte de placer en contrepoint à l'imagerie traditionnelle du jugement dernier, la foi en Moïse et les Prophètes comme fondement scripturaire et éthique.

Ce que veut prouver cette expérience de pensée, c'est que la loi de Moïse et les enseignements des livres prophétiques ne sont pas là pour préparer « l'après mort », mais pour construire autrement la vie avant que la mort ne nous emporte. Ainsi, l'expérience nous projette-t-elle après la mort pour nous faire mieux connaître ce qu'est la vie selon la foi en Moïse et les prophètes. C'est un véritable geste de retournement qui a eu lieu : en imaginant la fiction d'un dessous des cartes, le dessous des cartes, on comprend l'enjeu véritable de la vie même. La mort projetée donne ainsi la mesure de la vie.

La théologie de la rétribution est ainsi largement dépassée par la question de la compréhension des Écritures et leur usage éthique. Et la parabole permet de critiquer une lecture moralisatrice qui rate le but même d'une œuvre de langage. Moïse et les prophètes sont ici symboles de libération de la morale, puisqu'ils montrent un chemin vécu dans la foi, par-delà les embûches qui mettent à mal la morale normalement admise. Moïse n'est-il pas un meurtrier ? Pourtant la foi transformera cette faute en point de départ d'une nouvelle vie. Moïse et les prophètes nous invitent à passer de la servitude de la loi imposée à la la foi vécue. Ils invitent à la conversion d'une loi qui limite à une loi qui donne toute son ampleur à la vie. Il s'agit d'incarner la loi et non plus de l'appliquer par crainte. Alors, quand le riche demande qu'on prévienne ses frères, Abraham, l'archétype de l'homme de foi, répond que cela ne servirait à rien, car ce qu'il faudrait aux frères, c'est une véritable conversion qui les ferait passer de la crainte de la mort au véritable don de leur vie.

Incarner la loi et les prophètes, ce n'est pas aider le pauvre par peur de la sanction divine, mais l'aimer comme soi-même.

Alors, comme si ce renversement de la mort vers la vie ne suffisait pas à comprendre le geste de conversion qu'elle préconise, la parabole se termine par une mise en abîme de cette résurrection déjà promise chez Moïse et les prophètes, de cette vie dans la foi qui ouvre sur l'éternité et l'infini de Dieu.

Et c'est le riche qui présente maintenant une expérience de pensée dans l'expérience de pensée dont il est un des acteurs : il suppose que si quelqu'un revenait de la mort pour parler à ses frères, alors ils comprendraient et changeraient radicalement, en d'autres termes, ils se convertiraient à une vie de foi.

La réponse est sans appel de la part d'Abraham : *S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne se laisseront pas persuader, même si quelqu'un se relevait d'entre les morts.*

Dans cette parabole, Jésus, parle de l'échec de l'accueil de sa résurrection. Lui qui raconte une parabole pour faire comprendre la véritable conversion à laquelle nous appelle les Écritures, renvoie le lecteur à son incrédulité. La résurrection se critique elle-même.

Elle est la parabole ultime la plus difficile à croire et à comprendre. Le Messie mort et ressuscité, cet homme qui vivait selon la foi en Moïse et les prophètes, cet homme qui incarnait le sens de la loi pour en faire de la vie, n'a pas été reconnu. Et comme dans les pages de Dovtoievski qui, dans Les Frères Karamazov, crée une rencontre, fictive aussi celle-ci, entre Jésus et le grand Inquisiteur, il y a fort à parier que si Jésus revenait, on le tuerait de nouveau.

Nous avons lu ensemble une parabole attribuée à Jésus, le porteur de vie. Les Écritures, nous l'avons vu, ne craignent pas de se critiquer elles-mêmes, de se mettre en question et de se travailler elles-mêmes par des expériences de pensées. Les symboles y tissent des relations entre le lecteur et ce qui, du divin, nous rejoint, sans jamais fermer les perspectives infinies que nous offrent ces textes. Pour que jamais le *sola scriptura des Réformateurs* ne devienne lettre morte, faisons des textes de foi des lectures libres et éclairées pour devenir nous-mêmes des Écritures vivantes. AMEN.